

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a en architecture ce que l'on nomme l'ordre *composite*, parce qu'il comprend des éléments appartenant à des genres différents ; la mode actuelle, vu son manque de caractère personnel et ses nombreux emprunts à toutes les époques, pourrait à bon droit s'appeler aussi *mode composite* ! Voyez plutôt : il n'est question, en ce moment, que de cuirasses, de cottes de mailles, de robes *Clémence-Isaure*, de garnitures crénelées, de châtelaines, etc. Aussi songe-t-on malgré soi au bon vieux temps où la reine Berthe filait, et serait-on tenté de donner à cet ensemble de copies, plus ou moins fidèles, le nom rétrospectif de modes *moyen âge*.

Mais, à côté de cela, on porte des dentelles et des bijoux *Renaissance*, des chapeaux *Rubens*, des fraises *Médicis*, des manches et des crevés *Henri III* ; puis des étoffes *Pompadour*, des modes *Louis XV*, des costumes *Watteau*, des habits *Louis XVI*, des coiffures et fichus *Marie-Antoinette*, sans oublier le chapeau *Lamballe* et le bonnet *Charlotte Corday* ; enfin, comme dernière nouveauté, voici le chapeau *Directoire* et la coiffure *Retour de Co-blentz* !...

Quel amalgame ! Et n'avais-je pas raison de dire qu'aujourd'hui nous portons des modes *composites* ?

Mais n'allez pas, chères lectrices, conclure de ces réflexions à une critique plus ou moins juste. Je constate seulement un fait et je suis toute disposée à croire que le goût est en voie de progrès maintenant. Et même, si l'on sait profiter de l'expérience du passé pour ne prendre que le *joli* de chaque époque, j'admets encore qu'on formera, pour les modes, un ensemble élégant, beau et harmonieux comme il n'en a pas encore existé.

Les nouveautés de la saison continuent de nous montrer des carreaux sous toutes les formes. J'ai déjà signalé l'éco-sais grise, voici maintenant des carreaux formés par un filet blanc,

jaune, bleu, rouge ou noir, sur fond gris ; les teintes sont effacées et l'aspect de ces nouvelles étoffes en vigogne ou cheviotte est assez sombre. Voilà qui est plus nouveau que la roulière et forme avec elle le véritable costume d'automne.

Le genre veut qu'on ajoute de l'uni en même tissu pour compléter l'ensemble de la toilette ; on en forme le japon ou les garnitures. L'effet de cette disposition est assez heureux.

La mode se mettant également aux carreaux pour les hommes, nous sommes assurées de l'indulgence de ces derniers pour nos nouvelles toilettes. Les costumes de ces messieurs, lesquels comprennent aujourd'hui la jaquette, le gilet et le pantalon pareils, sont en drap à carreaux ; ces derniers de moyenne grandeur, plutôt petits, et formés par une ligne peu voyante. Joignez à cela le chapeau *Cromwell*, en feutre gris foncé, et vous aurez la tenue de fantaisie d'un vrai gentleman !

Quelques jeunes femmes ont adopté, de leur côté, un costume mi-masculin tout à fait seyant, mais qui paraît ne devoir réussir que dans un certain monde ; les Américaines le patronent, mais elles ne sont pas toujours bons juges en fait de toilette *prudente*. Voici en quoi il consiste : — Chemisette d'homme, en toile, comprenant un plastron à petits plis avec col montant, genre *paysan*, et cravate à la *Colin*. Gilet à châle, en drap gris, très ouvert, fermé seulement par trois petits boutons dans le bas. Veston en

drap pareil, se boutonnant au milieu par un seul bouton, avec col en velours et revers ; ce veston s'écarte du bas absolument comme les vestons de ces messieurs. Poches un peu partout. Chapeau de feutre gris, genre melon, à bords relevés, sans autre garniture qu'un ruban noué court. Les pantalons en plus et ce serait complet ! Espérons que notre sexe en restera au costume *mi-masculin*.

La cuirasse lacée derrière maintient ses droits ; elle nous



P. N° 226. — CHAPEAU HABILÉ.

Modèle de M^{me} Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

restera. De là à garnir le milieu du dos, il n'y a qu'un pas, et ce pas est franchi depuis longtemps; cette garniture remplace même quelquefois celle du devant du corsage. Ainsi j'ai vu une veste *Figaro* en cheviotte gris clair, à manches en faille d'un gris plus foncé et toutes coulissées, qui se fermait par le milieu du dos, sous des barrettes en ruban assorti aux manches.

Parmi les costumes qui se galonnent, en voici un des plus réussis. — Jupon en faille bleu d'outremer, entouré de volants montés à gros plis doubles, avec tête cornée. Long tablier et cuirasse en sicilienne du même bleu, tout rayé de galons étroits, brodés d'acier bleuté et garnis de franges assorties; le tablier, réuni par des draperies sous un coquillé, est fixé au milieu derrière par un large nœud de sicilienne, dont les bouts tombants sont rayés de lacets perlés et garnis de franges.

Il y a, en ce genre, des combinaisons d'une simplicité qui enchante les femmes économes: on peut, en effet, rayer des tissus plus ordinaires avec des galons en laine. Dans ce genre, j'ai aperçu un costume très propre à servir de type: — Jupon en vigogne gris noisette, terminé par deux volants garnis de petits plissés en cachemire de même couleur. Seconde jupe, longue et plate devant, relevée par des boutons de même nuance, rayée par de petits lacets de laine d'une nuance plus foncée et très étroits, placés par groupes de trois et séparés par une distance égale à la place qu'ils occupent. Le corsage, genre cuirasse, est rayé de la même façon; les manches, en cachemire, sont seules unies et terminées par un cornet. Des plissés en cachemire encadrent les bords de la jupe et des basques du corsage.

Est-ce l'*Esclave* de M. Edmond Membré, joué dernièrement à l'Opéra, qui a mis en vogue certaines chaînes et certains bijoux? Je ne saurais le dire; mais ce que je puis affirmer, c'est que, depuis ce soir-là, beaucoup de belles portent de larges anneaux d'or aux oreilles, et cela ne leur va pas mal du tout.

« Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée ». En retournant la proposition, vous aurez l'opinion de quelques jolies Parisiennes, retour d'Aix-les-Bains et de Luchon!

Ces jolies ceintures dorées ont pour concurrentes sérieuses des ceintures d'argent et d'acier bleuté; c'est un tissu serré ou bien un composé de tout petits anneaux ou d'écaillés minuscules.

Mary d'AUBERVILLE.

Description des planches dans le te te.

P. N° 226.

CHAPEAU DE VILLE, en feutre. — Haute calotte et larges ailes bordées de velours noir. Guirlandes de coques en ruban et motifs de jais sous les bords renversés. Draperie en faille et velours entourant la calotte. Plumes en touffe avec un oiseau en aigrette, posés ensemble contre la calotte, un peu en avant. Roses et feuillage sur le côté.

D G. N° 454.

1. Jupon en faille gros bleu, à traine, entouré d'un haut volant plissé. Tunique princesse très longue, en cachemire blanc, fermée et lacée derrière par un lacet bleu. Les devants sont encadrés d'un ruban de faille bleue, avec des boutons assortis posés sur la couture des côtés; ceux-ci forment *soufflet* sur un coulissé en faille bleu, et le bas se termine par une dentelle de Bruges. Par derrière, la tunique forme au milieu un large pli Watteau, et la fente produite par l'ouverture est recouverte de bouclettes de ruban bleu.

2. Toilette en velours ou satin noir. — Jupon à traine, entouré de guipure perlée et surmontée d'une riche cordelière. Confection nouvelle formant corsage à basques devant et postillon retourné derrière, garnis de la même dentelle sur tous les bords; boutons en passementerie et jais. La dentelle, après avoir formé un coquillé au milieu des devants du corsage, s'écarte ensuite de chaque côté des épaules pour suivre, par un autre coquillé, le milieu du dos. Les manches sont extrêmement longues et larges du bas, et leur ampleur est réunie par une couture à celle de la jupe de cette tunique d'un nouveau genre; puis ce tout est relevé sous un large pli Watteau for-

mant le milieu. Dentelle et cordelière, semblables au reste, sur tous les bords.

3. Mantelet fichu, en sicilienne noire, vu de face. — C'est la partie de derrière qui, par une coupe spéciale, forme le fichu, lequel vient se nouer en avant sur les pans du mantelet. Ceux-ci sont garnis de volants en dentelle perlée, surmontés d'une passementerie de jais. Plumes de coq autour du cou et sur les devants.

4. Toilette de diner en velours et faille nacarat (pouvant toutefois s'exécuter avec n'importe quelle autre étoffe, pourvu qu'elle ait une certaine élégance: le modèle l'exige ainsi). — Le devant du jupon, en faille, est plissé par des plis plats faits en travers et coupés à deux intervalles égaux par un coulissé à deux têtes qui les raye en long. Un volant plissé très fin termine le bas du tablier en suivant le dessous des bords de la tunique. Celle-ci, en velours, est montée par un large pli Watteau au milieu; elle s'étend en longue traine sans pouff, et ses côtés sont rattachés au tablier par une draperie élégante, entourée d'une passementerie en jais blanc, avec des glands assortis pour retenir chaque creux de la draperie. Le bord inférieur de cette jupe est crénelé et entouré d'une passementerie de jais blanc, qui fait merveille sur le plissé de faille. Corsage de velours à pointes devant et derrière, avec collerette, draperie et revers en faille garnis de jais blanc; boutons mignons assortis.

5. Dolman exécuté en drap gros vert avec des brandebourgs en galon noir; boutons noirs, et plumes de coq gros vert et noir sur tous les bords.

6. Mantelet-fichu vu de dos (même modèle que le n° 3 ci-dessus décrit). — Ainsi présenté, ce mantelet offre par le bas l'aspect d'une écharpe. Tous ses bords inférieurs et supérieurs sont garnis d'une magnifique frange grillée entièrement en jais.

7. Costume en drap vigogne gris. — Jupon ras-terre, entouré derrière d'un double bouillonné peu saillant, et devant d'un plissé surmonté de galons noirs perlés de jais, posés en échelle jusqu'à la ceinture, en formant la pointe au milieu. La tunique, de forme duchesse, simule un gilet orné de boutons en passementerie et jais; un tour de plumes de coq garnit le haut du corsage, descend le long du gilet et suit par une ligne droite les bords des devants, encadrant ainsi le tablier. — La tunique duchesse, on le sait, a de jupe que devant; le dos forme un simple postillon; tout ce costume est rayé de galons perlés, et les bords sont garnis de plumes de coq, un large nœud en faille noire rapproche, au milieu du jupon, les deux côtés de la tunique. Les manches sont unies.

Description de la gravure coloriée n° 1168.

MODÈLES DE CONFECTIONS D'HIVER. — 1. Toilette de rue. — Jupon et polonaise en vigogne, couleur gris perle avec volants coulissés dans le bas. Paletot ajusté, en drap velours marron, à col droit derrière et coins rabattus devant, garni sur tous les bords de plumes grises, fermé par de gros cordons et des olives en passementerie assortie. — Large manche pagode ouverte à la couture intérieure, avec coin rabattu en revers; des galons marron rayent la manche en biais. — Lingerie plate. — Chapeau en feutre et velours noir.

2. Même toilette que la précédente. — Ici le paletot se présente de dos; ce qui permet de comprendre la façon dont les galons sont disposés pour garnir le dos; leur point de départ est le devant de l'épaule de chaque côté, où ils sont fixés deux par deux, sous des boutons assortis.

3. Manteau Watteau, riche confection en velours noir. — Devant et dos demi-ajustés; par derrière, le pli est monté comme d'habitude et fixé au milieu du dos. Dentelle noire ruchée autour du cou, fixée par des motifs de jais qui remontent. Les devants de la confection, fermés par de gros cordons et d'élégants boutons en soie et jais, sont encadrés de dentelle et de motifs en jais. Le manteau est relevé sur les côtés; les draperies sont retenues de chaque côté par des motifs en passementerie et jais. Manches *Henri III*, à crevés de satin formant bouillon dans le haut, garnies dans le bas d'une double dentelle posée pied contre pied avec baguettes de jais.

4. Grand manteau en drap-velours gris. — Ce vêtement, demi-ajusté, à col remontant et coins renversés, est garni sur le corsage de brandebourgs en galon noir et de boutons en passementerie noire. La manche *page*, ouverte à partir du coude, tombe jusqu'au bas du vêtement; tous ses bords sont garnis de bandes de fourrure noire. — Chapeau *Montpensier* en velours noir, orné d'une grande plume naturelle.

5. Même confection vue de dos. — Cette partie est composée de trois morceaux: le milieu et les petits côtés. Le milieu, plus long que le reste, est garni, dans toute sa longueur, de brandebourgs et de boutons noirs; il est, en outre, encadré de bandes de fourrure noire dont les unes, prenant leur point de départ sous le bras en avant, garnissent le dos, et les autres le reste du vêtement.

6. Paletot genre *péplum*, en sicilienne noire, avec jupe. — Ce vêtement est large et ses bords inférieurs, cintrés devant et derrière, forment les pointes du péplum sur les côtés. Manches *page* demi-longues. Garniture de galons perlés de jais et de plumes de coq.



A. Levy, imp. r. des Marnes, 66.

LE MONITEUR

Paris, Rue

Confections de M^{me} Du Riez, & Huet, & Co.

Rubans et Passementerie Ala Ville de Lyon.

Parfums de la M^{me} Violet

Entered at Stationer's Hall.



1168

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs}. Paris

REVUE DE LA MODE

République, 22.
 Moreau-Didsbury, Bout. des Capucines, 23.
 P. de Plument, Rue Vivienne, 33.
 Boulevard des Capucines, 12.

LONDON Ad. Goubaud, 30, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.

articles commodes pour les réceptions
à un prix de Venise, pendant
la saison, sont ainsi décrits

de chambre de chambre (car nous av
un volu roselle, agrémenté d
sont, sera, laisser apercevoir un p
châssé d'une haute botte
sur le ruban vert. Le corsage, for
un buste qui semble modelé
sur le

couleur de gris, et arrange
d'une longue frange noire,
qui se croise une grande plume

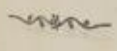
une robe de
roses très pâles.

très haut roqueté en arrière
encadré entre deux der
résolu ainsi, est rayé en
Le corsage, montant de
carré.

est charmante : devant, les
un front d'un admiral
derrière le dos, tandis q
quelques roses pâles les r

de jour, en tulle très épais
de la comtesse (car c'est un
à bien valoir sa peau d'un bleu
à une; le talier est indigne
attachés par un lys d'or.

en masses bouillantes;
sautés, piqués dans le



CAUSERIE

de la d'une bonne œuvre, e
en faveur du sexe féminin,
à nos lectrices. L

du dimanche de septembre à v
de la Sorbonne, la quatorzi
de la Société de secours l'Ar
à Clagny, en faveur des danc
à donner. En une heure, toutes
étaient occupées, les sombres jardins
et l'air des toilettes des
est, sur la plus grande partie app

à la 24-elle été brillante, et le
peut être cité parmi les plus reu
du président, M. Méness

ÉCHOS DE LA MODE

Quelques toilettes commandées pour les réceptions qui auront lieu dans une terre près de Vendôme, pendant le séjour qu'y doit faire une Altesse royale, sont ainsi décrites dans la *Vie Parisienne*.

D'abord, un costume de chasse (car nous avons affaire à une *sportswoman*) en velours noisette, agrémenté d'ornements gros vert. La jupe, courte, laissera apercevoir un pied merveilleusement cambré, chaussé d'une haute bottine de peau couleur noisette, lacée d'un ruban vert. Le corsage, forme habit et très collant, dessinera un buste qui semble modelé d'après celui de la Vénus de Florence.

Sur d'épaisses nattes couleur de jais, et avançant sur des yeux bleu clair entourés d'une longue frange noire, un petit feutre couleur noisette que traverse une grande plume verte.

*
*
*

Toujours pour la même personne : une robe de diner en faille réséda, semée de grosses roses très pâles.

La traîne, immense et très fort rejetée en arrière, est entourée d'un plissé de soie rose pâle encadré entre deux dentelles réséda. Le tablier, de gros grain réséda aussi, est rayé en long de bouillonnés étroits rose pâle. Le corsage, montant derrière, s'ouvre devant en un très large carré.

La coiffure projetée est charmante : devant, les cheveux sont bien relevés, pour dessiner un front d'un admirable dessein ; ils retombent en boucles derrière le dos, tandis qu'un ruban réséda d'où s'échappent quelques roses pâles les retient sur le sommet de la tête.

*
*
*

Enfin, une toilette de jour, en faille très épaisse, vert myrte. — La couleur préférée de la comtesse (car c'est une comtesse) est le vert, qui fait si bien valoir sa peau d'un blanc nacré. — La jupe est longue et unie ; le tablier est indiqué par de gros nœuds de dentelle noire, attachés par un lys d'or.

Les cheveux disposés en masses tombantes ; une touffe de géraniums rose pâle, naturels, piquée dans le bandeau de gauche.

V. P.

CAUSERIE

Parler tout d'abord d'une bonne œuvre, et d'une bonne œuvre instituée en faveur du sexe féminin, c'est être deux fois certain d'avance d'intéresser nos lectrices. Donc nous n'hésitons pas.

L'avant-dernier dimanche de septembre a vu tenir, dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne, la quatorzième assemblée générale officielle de la Société de secours *l'Avenir*, fondée en 1863 par M. d'Augerville, en faveur des dames et des demoiselles du commerce. Dès une heure, toutes les places de la vaste salle étaient occupées ; les sombres jardins disparaissaient sous la fraîcheur et l'éclat des toilettes des sociétaires et de leurs invités, dont la plus grande partie appartenait au sexe féminin.

Aussi, la fête a-t-elle été brillante, et le concert donné à cette occasion peut être cité parmi les plus réussis.

Après un discours du président, M. Ménessier, qui a fait res-

sortir en excellents termes tous les avantages de l'association, le fondateur, M. d'Augerville, a montré les progrès accomplis par la Société. Qu'il nous suffise de dire, pour épargner à nos lectrices l'aridité des chiffres, qu'elle compte aujourd'hui 349 sociétaires, dont la cotisation varie de 2 fr. à 2 fr. 50 cent. par mois. Si faible que soit cette contribution, le fond de réserve s'élève actuellement à 32,000 francs, destinés en partie à venir en aide aux sociétaires malades ou sans emploi, le surplus formant la dotation de la caisse des retraites.

De telles œuvres méritent tous les encouragements, et c'est en leur faveur que nous aimons à voir les sympathies se traduire en libéralités sonnantes de la part des heureux de ce monde, de ceux que la Fortune a favorisés de ses dons. Quant à nous, qui faisons les vœux les plus sincères pour la prospérité de *l'Avenir*, nous garderons un bon souvenir de la fête organisée par ses intéressantes sociétaires, car elle a été à la fois la fête de la jeunesse charmante et du travail prévoyant.

Notre pays de France, où la légèreté d'esprit est de tradition et qui peut-être est meilleur au fond qu'il ne le semble, s'est, il faut bien le reconnaître, toujours montré compatissant aux malheurs, aux misères de la femme. Un accident pourra causer la mort de quelques hommes sans qu'on s'en émeuve au-delà du lendemain, mais qu'une femme y soit mêlée, l'opinion tout aussitôt prend fait et cause pour elle et parfois va jusqu'à la métamorphoser en héroïne.

Nous ne citerons point comme exemple Mme Bazaine, qui a récemment prouvé, par sa correspondance d'outre-Rhin, qu'une plume peut être plus lourde et moins aisée à manier qu'un aviron. Mais tout le monde a encore présente à l'esprit l'héroïque aventure de M. Duruof et de sa femme, partis de Calais en ballon et recueillis dans la mer du Nord par un bateau-pêcheur au moment où leur vie ne tenait plus qu'à un fil.

Ce voyage aérien, rendu plus dramatique par ce fait que le danger couru pesait en partie sur la tête d'une femme, a mis encore une fois les aéronautes et les ballons à l'ordre du jour. On en a accueilli partout les héros, on les a festoyés des deux côtés de la Manche ; les banquets se sont succédé à leur intention : il n'était que juste de leur faire oublier les grossiers quolibets qui les avaient forcés d'affronter la tempête.

La dernière ascension de Nadar avait déjà fortement éveillé l'attention du public sur ce que cette navigation aérienne implique de sang-froid, d'énergie et de courage, aussi bien que sur le parti sérieux qu'on pourra tirer un jour de l'application de cette science. M. Duruof est un de ceux qui s'étudient à la rendre pratique (il l'a prouvé pendant la guerre) et le voilà maintenant qui occupe une place distinguée parmi les célébrités aérostatiques. S'il mérite de recueillir la glorieuse succession des Montgolfier dont la première ascension eut lieu le 9 janvier 1784, — des Charles, des Pilâtre Rozier, des Robertson des Blanchard, des Poitevin, des Godard, sans oublier Deghen (l'homme volant) et Nadar, Mme Duruof, de son côté, s'est montrée digne de figurer à la suite de Mme Poitevin, de Mme Blanchard et de Mlle Godard. Et qui sait si les derniers en date ne seront pas un jour les mieux partagés !

Le grand événement du dernier mois a été la mort de M. Guizot. L'ancien ministre de Louis-Philippe, — celui à qui le *Journal des Débats* disait avec une certaine autorité : « Vous aurez peut-être quelque jour notre appui, mais notre estime jamais, » — s'est éteint le 12 septembre au Val-Richer. Il était né à Nîmes le 4 octobre 1787.

L'histoire enregistrera à sa charge assez de griefs pour que nous rappelions un fait qui témoigne de sentiments généreux chez un homme qu'on a pu accuser de sécheresse de cœur et d'égoïsme.

C'était à la fin du premier Empire. Le *Publiciste*, journal royaliste dans lequel M. Guizot avait fait insérer quelques tra-

il lui faut lutter bientôt contre un fantôme du passé de son mari, la marquise d'Orbeccha, une élégante Parisienne qui donne le ton à la mode, dont M^{me} de Ruys s'avise d'acheter l'hôtel et le mobilier, qu'elle a le tort plus grand encore d'inviter chez elle, et dont elle offre pour modèle à sa fille le luxe et les toilettes. Heureusement que M. de Guerche s'aperçoit de tout, répare l'imprudence de la mère à propos de la marquise et se justifie d'autant plus facilement auprès de sa femme que celle-ci a été trompée par des apparences.

Tel est, autant que nous pouvons le raconter, ce petit drame de sentiment tout intime, auquel on a pu reprocher de manquer d'unité, de reposer sur une donnée bien légère, d'être plus romanesque que dramatique, mais qui, procédant d'une excellente école, a pour lui d'être intéressant et semé de détails ingénieux que rehausse un dialogue toujours aimable et souvent spirituel.

La direction s'est d'ailleurs montrée, dans la mise en scène de cette pièce, d'une intelligence à laquelle nous sommes heureux de rendre hommage. Elle a introduit le public dans un véritable bal du grand monde, au milieu duquel l'action suit son cours avec une apparence de vérité saisissante.

Il faut dire aussi que le rôle de *Gilberte* a eu la bonne fortune de servir de rentrée à cette jeune et charmante artiste, Mlle Delaporte, si sympathique et si distinguée que la Russie s'est empressée de nous la prendre. Elle s'est montrée à la fois adorable ingénue et jeune première plus dramatique qu'on ne l'eût supposé. Aussi le public lui a-t-il fait une de ces fêtes qui comptent dans la carrière d'une artiste.

Mmes Fromentin, Angelo, Helmont ont lutté d'élégance et d'excentricité de mise; jamais les belles toilettes, les toilettes ébouriffantes, tapageuses, n'avaient été plus crânement portées.

Du côté des hommes, citons comme un trio très gai Lesueur, Ravel et Andrieu, auxquels il convient d'ajouter un artiste qui ne s'était pas encore révélé tel qu'il est. M. Martin a su trouver le moyen d'entrer pour une bonne part dans le succès de la soirée en représentant un personnage muet : celui d'un monsieur d'un certain âge, cheveux gris, visage glabre, cravate blanche en plein jour, lequel se présente dans un salon, salue, s'assied, écoute, sourit malicieusement lorsqu'on parle de l'Académie française, se relève, salue et se retire sans avoir prononcé une parole. Le plus curieux de l'affaire, c'est que personne ne le connaît. — A coup sûr, ce n'est pas un avocat ! dit une de ces dames.

Eh ! sans doute, mais c'est M. Martin, et voilà une création qui lui fera plus d'honneur que d'autres n'en recueilleront avec de très longs rôles.

Robert HYENNE.

LES ADIEUX DE DÉJAZET

La soirée de dimanche dernier n'a pas été perdue pour tout le monde. Une représentation extraordinaire avait été organisée au bénéfice de l'excellente Déjazet, et le public réuni dans la salle Ventadour a vu ce que de longtemps il ne verra : toutes les jolies femmes des théâtres parisiens groupées autour de la grande artiste chantant la *Lisette de Béranger*; toutes les célébrités artistiques (Frédéric-Lemaître, Laferrière) faisant cortège, sous un modeste costume de figurants, à leur vieille camarade dans *Monsieur Garat*, un de ses triomphes; enfin l'Opéra, la Comédie-Française, le Gymnase, etc., tenant à honneur de prêter leur concours à celle dont le nom restera tout à la fois comme la personnification féminine du vaudeville, ce genre si éminemment français, et comme une des gloires de notre théâtre.

Cette représentation — qui a rapporté une soixantaine de mille francs — n'a pas été organisée tout à fait sans encombre. Frétilton, bien que les étoiles de l'Opéra lui avaient prodigué leurs rayons, a failli trébucher contre un caillou; un caillou de prix assurément, mais un caillou.

Nous avons dit que, dans cette circonstance solennelle, la sympathique comédienne jouait *Monsieur Garat*. Or, elle a créé la pièce avec M. Dupuis, le ténor (léger) du théâtre des Variétés, et elle avait cru pouvoir compter sur le concours de son ancien pensionnaire pour sa soirée d'adieu au public. Mais l'obligeant Fritz a refusé en alléguant, qu'il avait changé de genre.

Là-dessus, toujours spirituelle, Déjazet eut un mot charmant : — Ce bon Dupuis, a-t-elle dit, c'est peut-être un genre qu'il se donne !

R. H.

POURQUOI LES OISEAUX ÉMIGRENT

Le poète Runeberg, le plus illustre qu'ait eu la Suède, a été souffrant une grande partie de sa vie, et pendant ses longues années de retraite il a beaucoup étudié le monde des oiseaux, leurs mœurs, leurs habitudes, particulièrement en ce qui concerne leur migration, et, tout récemment, il a émis une gracieuse et savante théorie à ce sujet.

Il croit que le motif qui emporte à certaines dates les oiseaux du Nord vers le Midi, c'est le besoin de la lumière.

Quand, dans les régions septentrionales, les jours se raccourcissent, les oiseaux vont au sud, et dès que les nuits d'hiver perdent de leur durée, les oiseaux voyageurs reviennent à leur primitive demeure.

On a supposé, jusqu'ici, que les oiseaux cherchaient les contrées méridionales en vue uniquement de se procurer une nourriture plus abondante; mais alors, se demande Runeberg pourquoi se hâtent-ils d'abandonner ces mêmes contrées pour s'en revenir dans les pays dont ils se sont éloignés ?

Toute la partie centrale de l'Europe leur offre en tout temps, pour leur nourriture, bien plus de ressources que dans les plaines désertes de la Scandinavie, et cependant ils reviennent.

Le même instinct qui porte les plantes rivées au sol à s'incliner vers la lumière pour s'y épanouir est celui qui dirige les oiseaux dans leur migration.

Runeberg termine l'exposé de sa théorie par une piquante et spirituelle observation que voici. L'oiseau de passage, dit-il, est d'une noble origine et semble avoir pour devise armoriale, *Lux mea dux*. « La lumière est mon guide. »

On est tenté de croire que c'est aussi la lumière qui décide de la migration de nos touristes de belle existence.

Il doit y avoir nécessairement, parmi les hommes, des catégories d'erratiques, comme parmi les oiseaux; car, l'espèce humaine, par sa nature complexe, est appelée à vivre également bien, ou mal, comme on voudra, dans tous climats.

Il est même à remarquer que les hommes, dans le Nord, sont plus forts, moins malades, plus longévites que ceux du Midi, que le froid leur est non moins nécessaire que le chaud, qu'ils se nourrissent mieux, et que leurs fêtes de nuit, au soleil factice des lampes et des lustres, sont plus brillantes et plus animées que celles qui se donnent en plein jour; mais c'est la lumière qui leur manque, comme aux oiseaux de la Scandinavie, et vers laquelle, dans leur orientation, ils sont entraînés par une force irrésistible.

E. C.



PLANCHE D G. N° 454. - TOILETTES D'INTÉRIEUR. - TOIL

- TOILETTES DE VISIT



MAX RIGAULT

(NOUVELLE)

I

Figurez-vous que j'ai dix-neuf printemps à peine, un physique déjà solide, mais déjà pas beau, une santé de fer et la joie dans l'âme. Je parais plus vieux que mon âge. J'ai de la barbe, et on me donne vingt-cinq ans. Je viens de passer trois mois, flanqué de trois répétiteurs particuliers, à me préparer à mon premier examen de médecine, et j'ai réussi, sans effort, à me faire refuser ignominieusement.

Cet échec me plonge dans la béatitude.

Je ne serai pas médecin. Ma vie ne se passera pas le nez sur une cuvette, à regarder comment crachent les gens, à méditer sur de vilaines choses, à contempler sans frémir des plaies hideuses ou à m'attendrir sur des bobos, à étudier enfin l'humanité sous ses plus piteux ou sous ses plus ridicules aspects. Au lieu de voir moisir mes semblables entre deux draps, j'aurai la suprême félicité de ne les considérer jamais qu'au grand air entre le ciel et le fond d'un vaisseau.

Mon tuteur, vaincu par mon incapacité phénoménale, — je n'avais pu dire ni oui ni non à aucune des questions qui m'avaient été posées par mes examinateurs, — vient de m'autoriser à planter là une carrière que je déteste et à embrasser celle de marin dont je raffole parce que mon père et mon grand-père et mon archi-grand-père sont morts dans l'eau. J'ai enfin la permission et l'espoir de pouvoir mourir comme eux, tout entier, tout vivant, d'une mort glorieuse, avant d'être envasé dans le marais de la vieillesse.

J'ai de plus devant moi pour le présent un intérim de travail de six semaines. Je me sens léger comme un oiseau.

II

Il convenait de célébrer un si beau jour.

Dans une chambre d'étudiant, six couverts étaient dressés sur trois serviettes et deux tables d'inégale grandeur qui n'en faisaient qu'une pour le moment, grâce au talent de ma portière. Les amis allaient arriver, les huitres étaient déjà là.

C'était pour onze heures. Dix heures et demie venaient de sonner : j'ai le temps de vous mettre au courant pour le surplus et de vous dire deux mots de mon caractère et du reste.

Il était comme mon physique, mon caractère : plus trapu qu'agréable. J'avais l'air triste et j'aimais le rire, celui des autres, sinon le mien. J'avais l'air butor et j'étais sentimental comme un pigeon. J'avais l'air de vouloir avaler tout le monde, et j'avais la rage d'être aimé. Hommes, femmes, chevaux, chiens, amis, ennemis, bipèdes et quadrupèdes, j'aurais voulu que l'univers entier passât son temps à m'offrir des poignées de main. Quand les passants me croisaient dans les rues sans me regarder d'un air attendri, cela me faisait de la peine : je me croyais brouillé avec eux. Malheureusement, par dessus ce besoin d'expansion, j'étais gauche en diable, je ne savais pas ouvrir les bras le premier. Mon cœur était de plomb, il ne savait pas se présenter. Il ne savait ni entrer ni sortir. Quand il était quelque part, il y restait comme un imbécile, comme une enclume. Rien ne pouvait plus le faire bouger. Un boulet de canon ne l'aurait pas dérangé. On pouvait taper dessus, il ne bronchait pas. Mais s'il avait fallu sonner à une porte, dire : « Je suis là. » — bonsoir ! Bref, il n'avait pas la parole.

Il s'ensuivait que je n'avais d'amis que ceux qu'une circonstance fortuite ou le temps avaient pu mettre à même de juger qu'il se cachait un assez bon fruit dans ma désagréable coquille.

J'en avais amassé cinq à grand-peine, depuis le collège : de bons diables, gais, étourdis, charmants, tout mon contraire, qui, me voyant toujours sombre, toujours à l'écart, toujours taciturne, étaient à force de taquineries parvenus à me prendre de force ce que je grillais de leur donner.

Je n'ai pas besoin d'ajouter que, de la belle humeur où j'étais, les femmes étaient pour moi un sujet d'épouvante. Cette peur des femmes a dû être pour quelque chose dans ma vocation pour la marine : il n'y a pas de beau sexe à bord d'un vaisseau. S'il y avait eu à Paris des rues interdites aux femmes, je n'aurais jamais passé que par celles-là. J'évitais leur regard, parce qu'il me pétrifiait. Il me semblait que chacune d'elles en me voyant allait s'écrier : « Dieu, qu'il est laid ! ce n'est pas un homme, c'est un buffle. » Aussi, avant de me décider à dire bonjour de moi-même, fût-ce à une petite fille de quatorze ans, je serais rentré sous terre, ou j'aurais décampé. C'est tout au plus si j'étais à mon aise avec ma vieille portière, qui avait dû être une femme. Je ne sais pas si les femmes s'en doutent, mais je crois qu'elles ne sont aimées solidement que par ceux à qui elles font des peurs terribles et qui ne sont pas de force à les regarder en face.

Je vous en ai dit assez, je suppose, pour vous montrer que je les adorais, les femmes, quand elles n'étaient pas là, et que les quatre murs de ma chambre étaient pleins des admirables choses que je leur aurais débitées, si j'avais osé leur parler,

Il y en avait une, entre autres, — pas bien grosse, pourtant, un myope aurait passé à côté d'elle sans la voir, une de ces femmes qui ont l'air d'être de l'espèce des plus jolis colibris, — il y en avait une, tout à côté, dans la maison même, pour laquelle je me serais fait piler dans un mortier avec délices, si j'avais été bien sûr du secret. Croiriez-vous que j'ai essayé de lui faire des vers, à cette petite personne-là ? Heureusement que je n'ai pas pu !

III

Il va sans dire que le monde ignorait mon amour, et ma petite voisine plus encore que le monde entier. Nous demeurions cependant sur le même palier. Sa porte faisait face à la mienne, et bien souvent la crainte de me trouver nez à nez avec son joli visage, sur les grandes marches de notre escalier, m'avait empêché de sortir de chez moi. Quand cette porte redoutable était simplement entrebaillée, ce qui arrivait souvent par la négligence des domestiques, j'étais consigné à domicile pour aussi longtemps qu'on oubliait de la fermer. J'aurais mieux aimé mourir que d'être je ne dis pas vu, mais entrevu par l'objet de mon culte.

Ce voisinage faisait à la fois mon bonheur et mon supplice. La maison était une maison du vieux temps, grande, cossue et tranquille, sise rue d'Eufer, comme on dit dans les procès ; mon tuteur, qui tenait pour l'ancien régime, l'avait choisie pour sa vieille mine et son grand air. Les appartements étaient hauts. Il n'y avait que deux étages, et ma chambre était la seule qui se louât meublée dans ce grave édifice. Les locataires étaient peu nombreux : un vieux pair de France, deux professeurs de la Sorbonne, un dentiste, et une petite princesse italienne dont le mari... Il courait les plus formidables histoires sur ce mari.

Mais je n'irai pas par quatre chemins : c'est de la petite princesse elle-même que j'avais l'incroyable audace d'être amoureux.

IV

Vous me direz qu'un buffle amoureux d'un oiseau-mouche, ça n'avait pas le sens commun ? c'était pourtant comme ça.

C'était bien aussi bête sans doute à un étudiant manqué d'être amoureux d'une princesse; mais elle était si petite, cette princesse-là, que je ne pouvais pas me mettre sa principauté dans la tête. Il m'avait toujours semblé jusque-là qu'une vraie princesse devait avoir au moins cinq pieds six pouces. La vérité est que la taille ne fait rien à rien.

Les appartements de la princesse, car princesse il y avait, donnaient d'un côté sur la cour comme le mien, et de l'autre sur la rue. Les fenêtres de sa chambre à coucher et de sa salle à manger faisaient angle à mes deux fenêtres. En deux toits de mains, un acrobate ou un voleur eussent été à ses pieds, mais ce très-proche voisinage d'un étudiant de ma façon n'était pour inquiéter personne, et ma voisine moins que d'autres. Dans mes plus grands jours de hardiesse, je ne m'étais permis que d'entr'ouvrir mes croisées, — encore avais-je le grand soin de choisir le moment où elle était sortie, — et au moindre bruit de laisser tomber discrètement mes rideaux. Je crois, ma parole, que j'avais peur de donner de l'air à mes pensées et de les voir se permettre chez elle quelque escalade. Dès qu'elle rentrait, je fermait tout! et ma voisine ne pouvait avoir qu'une idée devant mes fenêtres toujours closes: c'est que mon petit appartement était une tanière ou qu'il n'était pas habité. Elle ne savait donc pas que j'existais. Qui est-ce qui lui aurait dit? Ce n'est pas moi.

N'allez pas croire que j'eusse peur de la voir; — bien au contraire! Ma vie se passait, depuis trois mois, caché derrière mes persiennes comme un sauvage à l'affût, à l'admirer, à la contempler, à l'épier, et, pour tout dire, à être fou d'elle; mais ce n'était pas non plus sans un secret remords que je me laissais ainsi aller à surprendre chacun de ses mouvements, à vivre de sa vie à son insu, et à être de chez moi chez elle sans que rien pût l'avertir qu'il y avait là deux yeux tout prêts à la manger.

J'avais tort quant à moi. Mais pour ce qui était de la princesse elle-même, le mal n'était pas bien grand. C'est elle qui n'en avait pas peur, du grand jour ni du grand air, et qui ne se gênait pas d'ouvrir ses fenêtres par tous les temps! Il était clair que, du reste de la maison et de ses habitants, elle ne se souciait pas plus que du Grand-Turc. Agissait-elle comme ces grandes dames de naissance pour qui, dès leur enfance, le monde qui n'est pas leur monde n'est personne, ou comme ces enfants dont l'innocence fait la sécurité? Je n'étais pas de force à le démêler.

Il faut dire que sa vie était des plus régulières et que jamais femme n'a eu moins à cacher. On disait du bien d'elle dans le quartier. Était-elle riche? ne l'était-elle pas? Elle était très aumônière, et, à en juger par ce qu'elle donnait, elle devait avoir quelque chose à garder. Elle sortait peu, presque toujours en voiture, et ne recevait guère que le samedi. Mais ce jour-là sa maison était pleine. A en croire M^{me} Béranger, — c'était le nom de ma portière, laquelle en savait plus long que moi, — il ne venait chez elle que des grands seigneurs de tous les pays, « la plupart très vieux, » ajoutait la bonne M^{me} Béranger, ce dont je ne me plaignais pas. Pour toute parenté, elle avait une vieille tante, très grande dame fort rigide, qui demeurait dans le voisinage, et avait un peu la haute main dans la maison.

Les soirées de ma voisine n'étaient pas, grâce à Dieu, des soirées dansantes; mais on y faisait beaucoup de musique et de très bonne. Cela faisait joliment mon affaire. Comme tous les gens qui aiment mieux écouter que parler, j'étais enragé de musique. La petite princesse elle-même était une musicienne distinguée. Pour moi, elle jouait du piano comme M^{me} Pleyel et chantait comme Malibran, ni plus ni moins. Dans les jours de réception, sa salle à manger s'ajoutait à son salon, si bien que, par les oreilles, j'étais de toutes ses fêtes; c'est même par là que l'amour m'était entré tout d'abord dans le cœur. Ce

chemin, pour le dire en passant, est aussi dangereux qu'un autre.

C'était un soir. J'allais m'endormir sur un peu de médecine et beaucoup d'ennui. J'entends tout-à-coup une voix magnifique, une vraie voix, large et douce, ferme et tendre en même temps, qui entonnait d'une façon magistrale l'admirable récitatif de Tancredi: « *O patria, dolce ingrata patria!* » qui précède, qui ouvre, comme un beau portique, la cabalette adorable de *Di tanti palpiti*. Ma vieille cour en était toute remplie. Je fis glisser sans bruit l'espagnolette de ma fenêtre; il me sembla que je l'ouvrais sur un lieu saint. Je n'avais rien vu et je ne pouvais rien voir, car la voix chantait dans les ténèbres; mais je tremblais déjà. J'étais pris, archi-pris!... L'air s'acheva, lentement, majestueusement, le silence se fit; j'écoutais, j'entendais toujours, et ce que je vis le lendemain matin n'était pas fait, je vous prie de le croire, pour me déprendre. La voix de la veille, la chanteuse de la veille était assise tranquillement devant son piano, comme si elle n'avait pas bougé depuis le soir. Elle tapotait je ne sais quoi, tout doucement, avec les dix plus jolis petits doigts du monde, d'un air très distrait et très nonchalant. Derrière elle, était une femme de chambre, bizarrement accoutrée, mais très gentille aussi avec son costume napolitain, qui tenait dans ses mains une brassée de cheveux noirs qui n'en finissaient pas. Quels cheveux! Il y en avait pour plus de cent mille francs. Elle allait coiffer sa maîtresse, qui n'avait pas l'air du tout de savoir ce qui se passait derrière elle. Une femme bien coiffée, bien attifée, bien accommodée, comme disent messieurs les coiffeurs, c'est charmant. Mais une femme bien décoiffée, voilà ce qui est beau.

Je n'essayai pas de me défendre. J'avais reçu mon coup et je me dis tout de suite: « Mon garçon, ton affaire est faite. »

Moins novice, je me serais inquiété de cette subite et pourtant si sérieuse ivresse de mon cœur. Mais c'est si bon, les premiers battements de la première fièvre! Je ne désirais qu'une chose: augmenter mon mal.

Mon mal! ne m'écoutez pas: ce mot serait d'un ingrat, car ce mal a été toute la fête de ma vie.

C'est qu'il faut dire que cette princesse-là était bien tout à la fois la plus jolie femme et la plus jolie chose qu'on ait jamais vue. Elle était, dans sa petite taille, mignonne au possible et d'une gentillesse de gestes et de mouvements que je n'ai jamais observée dans aucune autre. Il n'y a que la souplesse des plus aimables petits animaux, les jeunes chats, les écureuils, certains oiseaux, qui puisse donner de sa grâce une sorte d'idée. C'était une brune, une brune pâle, aux grands yeux noirs, vifs, brillants, étincelants, et malgré cela candides et purs comme des yeux d'enfant. La mobilité d'expression de son regard était extrême. C'était profond de temps en temps, et d'autres fois turbulent, pétulant, à croire que le feu allait en sortir. Sa petite personne était peut-être bien un peu trop active, un peu trop remuante, un peu à son aise, un peu brusque même; mais ce qui eût été défaut dans une Française, était en elle un attrait singulier. Quand je la voyais, quand je la vis les jours suivants allant, venant, voletant dans ses appartements, passant vivement d'une chambre à l'autre, s'asseyant, se levant, s'installant, le tout en une minute, en une seconde, comme un oiseau qui change de branche, sans but apparent ni raison, c'était un ravissement, et je me sentais possédé. Son plus grand défaut était de parler un peu haut, comme beaucoup d'étrangers. Mais sans ce bienheureux défaut, qu'est-ce que j'aurais su d'elle? J'en vins à trouver qu'elle avait bien raison de ne point se gêner n'était-elle pas seule au monde?

Le portrait serait incomplet si je m'arrêtais là. Toute femme est plus d'une femme pour l'indifférent même qui sait l'observer. Pour un cœur inquiet, celle qu'il aime est dix femmes tout à la fois. Pour moi, la princesse en était deux tout au moins; c'était plus qu'il n'en fallait pour embarrasser mon jugement.

Deux ou trois fois ma voisine m'avait causé d'extrêmes surprises. Au lieu de la personne à l'événement que je viens de décrire, j'avais sans transition devant moi une sorte de marbre aux lignes arrêtées, rigides, sévères, une de ces figurines de l'art antique qui dans leur petitesse ont cent pieds. Tout mouvement avait subitement disparu; les bras croisés, les paupières demi-closes, le corps immobile, ma voisine ne vivait plus: on l'eût dite changée en statue. Ces soudaines métamorphoses, ces étranges léthargies se prolongeaient pendant des journées entières. Était-ce le désespoir, était-ce un état maladif? Mon cœur se le demandait, mon cœur se serrait; mais comment le savoir?

Le lendemain de ces jours-là, je trouvais la princesse accoudée, quelquefois de très grand matin, sur l'appui de velours de sa fenêtre, ses beaux cheveux encore tout embrouillés, le front encore chargé d'un reste de songes, dans des négligés qui devaient revenir d'Orient et que j'admirais, bien qu'ils m'étonnaient; et elle trouvait alors sans les chercher des attitudes de demi-sommeil à faire rêver un hippopotame, de ces attitudes de femme toute seule, qui croit que personne ne pense à elle, qui ne pense à personne et qui sent d'instinct qu'en elle tout est chaste. Quand par hasard, à ces heures-là, son regard s'égarait sur mes persiennes, il m'entraînait des flèches dans le cœur. J'étais forcé de me rejeter tout au fond de ma chambre, comme si le soleil m'avait regardé entre les deux yeux, et je ne respirai plus.

Tout à coup une fumée de notes brillantes arrivait jusqu'à moi; — le piano résonnait, l'oiseau était réveillé. La vie suspendue rentrait subitement dans l'appartement de la princesse et dans le mien en même temps, et me ramenait à mes contemplations.

Ces bienheureuses contemplations, — elles m'eussent suffi, mon bonheur eût été parfait si, à l'exception de son piano, de ses dentelles, de ses jolis chiffons et de ses vieux princes mélot manes ma voisine n'eût rien aimé.

Malheureusement j'avais un rival.

P.-J. STAHL.

[La suite au prochain numéro.]

L'ÉVASION DE LORD NITHSDALE

ET LA CORDE DE BOIS-ROSÉ

A Cassel, au Thalia-Theater, on a joué le 12 août, soixante heures environ après l'événement qui a valu au colonel Villette six mois de prison, une pièce en trois tableaux intitulée: *L'Évasion de Bazaine*. Inutile de dire que le principal personnage, dans cette pièce de circonstance, n'était point représenté par celui qui a créé le rôle à l'île Sainte-Marguerite.

A propos de cette évasion, qui s'est dénouée en police correctionnelle, la revue trimestrielle *The Quarterly Review*, la plus savante et la plus célèbre des publications anglaises, a rapporté un fait de l'histoire d'Angleterre qui laisse bien loin derrière lui l'opération exécutée par Mme Bazaine. Il s'agit de la manière dont s'y prit lady Nithsdale, en 1716, pour sauver un mari.

Lord Nithsdale avait été condamné à mort à la suite de sa participation dans la tentative qui fut faite en vue de rétablir Jacques II sur le trône.

La veille du jour définitivement fixé pour l'exécution, lady Nithsdale, ainsi que les femmes des autres seigneurs également condamnés à périr sur l'échafaud, fut admise dans la prison pour faire ses adieux à son mari; sa douleur était excessive; elle s'appuyait sur le bras d'une femme de chambre et cher-

chait à cacher ses larmes à l'aide de son mouchoir de poche. Restée seule avec son mari, elle l'obligea à changer de vêtements avec elle.

Le succès de son ingénieux déguisement fut tel que lord Nithsdale sortit de la prison sans être remarqué; il s'appuyait, comme l'avait fait sa femme en arrivant, sur le bras de la femme de chambre, et, comme elle, couvrait en partie ses yeux de son mouchoir. Le carrosse qui avait amené lady Nithsdale le conduisit rapidement sur les bords de la Tamise, où l'attendait un canot pour le transporter à bord d'un navire prêt à appareiller.

Tout se passa à merveille. Lord Nithsdale arrivait sauf à Calais à l'heure même qui avait été fixée pour son supplice, et sa femme à laquelle il devait son évasion, fut mise en liberté, avec la faculté de rejoindre son mari.

Telle est l'histoire de lady Nithsdale. Notre honorable confrère M. Eugène Chapus déclare, tout en l'admirant, que sa conduite ne saurait être comparée à celle de Mme Bazaine; nous le pensons comme lui, mais pour une autre raison: c'est que lord Nithsdale était condamné à mort, et que, dans quelques heures, il allait quitter une prison où il n'avait pas toutes ses aises, pour marcher à l'échafaud. Ce n'était donc pas seulement la liberté de son époux que sauvait lady Nithsdale, c'était sa vie.

Notre confrère, rendons-lui cette justice, n'hésite pas à déclarer, avec la même sincérité, que la fameuse corde dont s'est servi l'ex-maréchal pour descendre à la mer des hauteurs de son donjon ne lui semble pas destinée à éclipser jamais de son prestige celle dont se servit, en 1593, un gentilhomme nommé Bois-Rosé, pour faire l'ascension des dunes de Fécamp, où les ligueurs, ennemis du roi, avaient établi leur camp. Tout le monde connaît cette aventure, et il y a lieu de s'étonner que M. Eugène Chapus ait été seul à la rappeler à l'occasion de la fugue du prisonnier de Sainte-Marguerite. On nous saura gré de la lui emprunter.

Le côté de la falaise qui donne sur la mer était, comme il l'est encore aujourd'hui, d'une hauteur perpendiculaire de six cents pieds. Bois-Rosé, à qui toute autre voie était fermée pour surprendre une garnison attentive, ne douta point que s'il pouvait aborder par cet endroit, regardé comme inaccessible, il ne vint à bout de son dessein. On convint d'un signal avec deux soldats gagnés; l'un d'eux l'attendait continuellement sur le haut du rocher, où il se tenait pendant la basse-marée.

Bois-Rosé, ayant pris le temps d'une nuit fort noire, partit avec cinquante soldats bien déterminés, choisis exprès parmi les matelots, et aborda avec deux chaloupes au pied du rocher. Il s'était encore muni d'un gros câble, égal en longueur à la hauteur de la roche, et il y avait fait, de distance en distance, des nœuds, et passé de courts bâtons pour pouvoir s'appuyer des mains et des pieds.

Le soldat qui se tenait en faction, attendant le signal depuis six mois, ne l'eut pas plutôt reçu, qu'il jeta du haut du précipice une corde, à laquelle ceux d'en bas lièrent le câble qu'ils avaient préparé à cet effet; il fut guindé en haut par ce moyen et attaché à l'entre-deux d'une embrasure avec un fort levier, passé dans une agraffe de fer.

Bois-Rosé fit prendre le devant à deux sergents, dont il connaissait la résolution, et ordonna aux cinquante soldats de s'attacher de même à cette espèce d'échelle, leurs armes fixées autour de leurs corps, et de suivre la file. Il se mit lui-même dernier de tous, pour ôter aux timides toute espérance de

retour. La chose devint d'ailleurs bientôt impossible, car, avant qu'ils fussent à moitié chemin, la marée, qui avait monté de plus de six pieds, avait emporté les chaloupes et faisait flotter le câble.

Qu'on se représente ces cinquante hommes suspendus entre le ciel et la terre, au milieu des ténèbres, ne tenant qu'à une machine si peu sûre qu'un léger manque de précaution, la trahison d'un soldat mercenaire ou la moindre crainte, pouvait précipiter dans la mer ou écraser sur les rochers; qu'on y joigne le bruit des vagues, la hauteur du rocher, la lassitude et l'épuisement: il y avait dans tout cela de quoi faire tourner la tête au plus rassuré de la troupe, comme elle commença en effet à tourner à celui-là même qui la conduisait. Ce sergent dit à ceux qui le suivaient qu'il ne pouvait plus monter et que le cœur lui défaillait.

Bois-Rosé, à qui ce discours était passé de bouche en bouche et qui s'en apercevait, parce qu'on n'avancait plus, prend son parti sans balancer; il passe par-dessus le corps des cinquante hommes qui le précèdent, en les avertissant de se tenir fermes et arrive jusqu'au premier, qu'il essaie d'abord de ranimer. Voyant que, par la douceur, il ne peut en venir à bout, il l'oblige, le poignard dans les reins de monter, et sans doute, s'il n'eût obéi, il l'eût poignardé et précipité dans les flots.

Avec toute la peine et le travail qu'il est facile d'imaginer, la troupe enfin se trouva en haut un peu avant le point du jour et fut introduite par les deux soldats dans le château. Le sommeil livra presque toute la garnison à la merci de l'ennemi qui fit main basse sur tout ce qui résista et s'empara du fort.

Voilà, n'est-il pas vrai, une corde qui mérite de rester légendaire, comme le nom de Bois-Rosé? Les hommes de cette trempe sont si rares!

Ch. DAVID.

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAÎT ?

(NOUVELLE)

I.

Il y a des gens qui n'ont pas de chance.

De ce nombre était Onésime Maclou, fils unique de Jacques et de feuë Athénaïs Magloire, d'Epreville, en Normandie.

Non qu'Onésime Maclou fût malheureux dans le sens absolu du mot; loin de là, rien ou à peu près rien ne lui manquait.

Il faisait religieusement ses quatre repas par jour, repas arrosés de gros cidre, voire même de vin à l'occasion.

Son père était fermier aisé, et Brigitte sa tante, restée vieille fille par la grâce de Dieu et de Sainte Catherine, n'était pas sans quelques économies. Or, l'avoire de Jacques Maclou et le pécule de sa sœur Brigitte devaient s'allier un jour dans les mains d'Onésime. Ce qui fait que celui-ci — un gars taillé en force et qui, sans être précisément un Adonis, jouissait d'un physique assez avantageux — pouvait passer et passait, en effet, pour un « bon parti » aux yeux des gens d'Epreville et même d'ailleurs. Mais Onésime n'avait pas de chance sur un point. Il ne pouvait parvenir à se marier.

D'aucuns peut-être ne taxeraient pas cela de male chance et soutiendraient, au contraire, qu'il était sous ce rapport très-favorisé. On sait que sur la question mariage les avis sont partagés, et que depuis Rabelais ladite question n'a rien perdu en controverse. — Marie-toi, tu feras bien; ne te maries pas, tu feras bien encore.

Quoi qu'il en soit, Onésime Maclou, à l'âge de vingt-six ans, six mois, trois jours, qu'il venait d'atteindre, avait déjà man-

qué six ou sept mariages, tant au Bec-de-Mortagne qu'à Sausseuzemare, — Criquetot-l'Esneval et Caudebec. On eût dit que la fatalité le voulait contraindre à garder le célibat, et Dieu sait pourtant si le père Jacques et la tante Brigitte le poussaient à le rompre!

Mais au moment de tout conclure, et après de fréquentes visites et des soins assidus, survenait un incident qui renversait le matrimonial échafaudage édifié à grand effort. Et l'arrangement rompu, il fallait de nouveau se mettre en quête d'une héritière. Des héritières il n'en manque pas en Normandie. Mais encore en fallait-il trouver selon le cœur de Jacques et de Brigitte, lesquels voulaient pour bru et nièce une femme belle et forte, pas bête, et possédant, outre une dot rondelette en numéraire, une ferme ou autre propriété bâtie, des bois ou des herbages, — surtout beaucoup d'herbages, disait la tante.

Onésime avait découvert des filles à marier réunissant ou à peu près toutes ces conditions. Ses demandes successives en mariage n'avaient pas été repoussées des parents, au contraire; on n'ignorait pas que, outre ses espérances d'ailleurs, l'héritage paternel d'Onésime constituait un des plus jolis cottages du pays de Caux. Quant aux filles, — tout calcul d'intérêt à part, — elles trouvaient généralement que, sauf une certaine gaucherie, provenant sans doute de sa timidité naturelle, le gars n'était pas trop mal et qu'on pouvait très bien s'en accommoder pour mari. D'aucunes même s'étaient surprises à l'aimer, car, s'il faut tout dire, mons Onésime, tout lourd qu'il était ou qu'il le pouvait paraître, avait ses heures d'amabilité.

Mais, nous croyons l'avoir dit, un obstacle fatal, insurmontable, se dressait au dernier moment. Qui le faisait naître? Un mauvais sort attaché à la poursuite d'Onésime, ou plutôt une négligence, une maladresse, une balourdise d'Onésime lui-même. C'est ainsi que le jeune Maclou avait manqué son mariage de Criquetot pour n'être arrivé chez le notaire que le lendemain du jour où devait être signé le contrat. Indignation de la famille et de la future, famille réputée pour ses susceptibilités exagérées. Indignation du père surtout, qui, trouvant que c'était là un suprême manque d'égards et de convenances, avait apostrophé Onésime par le fameux: « Mon gendre, tout est rompu! » renouvelé de Grassot dans le *Chapeau de paille d'Italie*. Le jeune Maclou avait eu beau se confondre en excuses, la sentence était irrévocable.

A Sausseuzemare, autre chose. Onésime avait par mégarde marché sur la patte à Zémire. De là, rupture. Nous devons dire que Zémire était la chienne favorite de la maison et, en particulier de la grand'mère d'Antonia, — la fiancée d'alors, — laquelle grand'mère avait promis de faire, en vue du prochain mariage de sa petite-fille, un avantage considérable aux jeunes époux. Mais cette promesse, à l'exécution de laquelle le mariage était subordonné, la grand'mère avait eu hâte de la retirer après l'acte « inqualifiable » d'Onésime, acte qui, d'après elle, accusait chez son auteur des instincts de brutalité et de sauvagerie.

A Caudebec, où Onésime se rendit un dimanche en compagnie de son père, pour arrêter définitivement le jour de son mariage avec la belle Angelina, jeune orpheline plantureuse et possédant beaucoup de prés de l'autre côté de l'eau, il apprit, non sans étonnement, que sa future était partie de l'avant-veille, — on ne savait pourquoi, — pour Rouen ou le Havre.

— Par quelle voie? se hâta de demander Onésime.

— Par la voie d'eau, lui fut-il répondu.

Elle avait donc pris le bateau; mais pour quelle destination? Était-ce le bateau de montée ou de descente?

Tout ce qu'on put lui dire, c'est qu'elle avait remonté ou descendu le cours de la Seine. M. de la Palisse lui-même ne l'eût pas mieux renseigné. Perplexe, ne sachant pas s'il voulait repartir ou attendre, Onésime s'était mis à arpenter les rues et ruelles de Caudebec, toujours accompagné de son père, qui

commençait à trouver le temps long après avoir trouvé la « fugue » mauvaise. Cette jolie petite ville normande, dont on a sitôt fait le tour, ils la visitèrent et la revisitèrent pour se trouver toujours au point de départ, c'est-à-dire au quai, quartier magistral, toujours agréable, souvent mouvementé. Pour mouvementé, il l'était à ce moment-là, c'était l'heure du flot. Ils virent le mascaret, mais c'est tout ce qu'ils virent; pas plus d'Angelina que sur la main. Onésime estima que ce n'était pas une compensation suffisante.

Au retour, la tante, mise au fait de ce qui s'était passé, déclara qu'une jeune fille qui, seule et d'un pied léger, se livrait ainsi au courant des fleuves, ne pouvait être qu'une aventurière, eût-elle cent fois plus d'herbages.

Plusieurs semaines s'étant passées sans qu'on eût des nouvelles d'Angelina, le père et le fils Maclou finirent par être tout à fait de l'avis de Brigitte.

Cette succession d'échecs matrimoniaux, dont le bruit n'avait pas tardé à se répandre dans le pays, fit jaser sur le compte de Maclou et, en particulier, sur celui d'Onésime. Les commentaires allèrent leur train.

Qu'avait besoin le gars d'aller au loin à la recherche d'une femme, alors qu'il n'y avait qu'à choisir sur les lieux mêmes? (Réflexion faite par ceux des indigènes d'Epreville qui avaient des filles majeures à établir.) Pour que ses entreprises échouassent ainsi, Onésime devait avoir quelque vice moral. Mais lequel? On ne pouvait savoir.

Adolphe CHEVASSUS.

[La suite au prochain numéro].

REVUE DES MAGASINS

La Ville de Lyon s'est mise en mesure de répondre à toutes les exigences de la nouvelle saison, en commençant par envoyer ses chefs de rayons aux quatre coins de la France pour choisir rubans, gants et dentelles. Ils sont maintenant tous revenus, qui de Saint-Etienne, qui de Greoble, qui d'Alsace, etc. Quant aux passementeries, aux articles de modes confectionnés, tels que colliers, fichus, cuirasses, tabliers en dentelle unie ou perlée, garnitures en plume, mélanges de crêpe de Chine, de rubans et de blondes, formant les parures le plus délicieusement jolies, etc., tout cela est prêt et vous attend, mesdames. Une visite aux magasins de la Ville de Lyon (6, rue de la Chaussée d'Antin) est à la fois un agrément et un enseignement certain sur les dispositions de la mode en ce qui concerne sa spécialité. On est tout à fait au courant des nouveautés élégantes lorsqu'on sort de cette maison essentiellement parisienne.

Le salon réservé aux modes est à lui seul d'un puissant intérêt pour les visiteuses. La Ville de Lyon ne néglige rien pour avoir les formes les plus gracieuses, et les demoiselles spécialement affectées à ce rayon savent orner ces chapeaux avec un bon goût exceptionnel.

Il ne faut pas oublier, au milieu de tout cela, que la maison possède une spécialité importante de mercerie et que nulle part ailleurs on ne trouve un matériel mieux monté, ni plus fourni d'excellents articles de qualité réellement supérieure.

Lorsqu'on désire recevoir un corset de la maison DE PLUMENT, il suffit d'adresser rue Vivienne, 33, une demande indiquant en centimètres : 1° la largeur de poitrine; 2° la dimension de la moitié du corps, en passant sous le bras, depuis le milieu du dos jusqu'au milieu de la poitrine; 3° la longueur du buste. L'envoi d'un vieux corset, dont les mesures sont exactes, peut remplir le même but.

D'après ces données, la maison de Plument se charge de vous faire au choix un corset *Elise*, un corset *cage* ou un corset *Sultane*. Chacune de ces formes diffère sensiblement des deux autres; aussi est-il indispensable de désigner par son nom celle que l'on préfère.

Le corset *cage* est assez connu pour que je n'aie pas besoin de rappeler qu'il est complètement à jour, ce qui ne l'empêche pas d'être un ferme soutien.

Le corset *Sultane* est en étoffe pleine (coutil ou satin) et très baleiné; c'est en quelque sorte une armature, mais d'une souplesse parfaite.

Le corset *Elise* est plus flexible encore, et la gorge est soutenue par un gansé d'un modèle parfait.

Ces différents modèles sont d'une coupe parfaite et moulent si bien le corps qu'ils lui donnent une harmonie de forme que, sans leur secours, il n'aurait certes pas.

SPÉCIALITÉS

Je ne sais rien de plus agréable pour une personne qui tient à avoir une main soignée que d'avoir à sa disposition tout ce qui est nécessaire pour atteindre ce but. Rien de mieux, par conséquent, que la *boîte à mains*. La maison VIOLET en a de particulièrement commodes et élégantes, contenant de trois à quinze et vingt pièces. Avec cela, on serait impardonnable d'avoir une vilaine main, car tout y est prévu.

A côté de ces boîtes à mains, on trouve des *jeux de brosses* d'un confortable rare, d'une élégance achevée: les montures sont en bois d'ébène ou de citronnier, en ivoire, en écaille, etc., unies ou chiffées. C'est là un assortiment complet de brosses, depuis la rude brosse à habits, jusqu'à la brosse à poudre de riz remplaçant la patte de lièvre et douce autant qu'on le peut souhaiter.

La vente considérable d'éventails qui se fait au Palais des Abeilles (rotonde du Grand Hôtel), — surtout depuis le succès de son éventail le *Printemps*, cette heureuse composition de M. Cot, — a déterminé la maison Violet à tenir un article de fantaisie qu'elle n'avait pas eu jusqu'à. Je veux parler de la châteline artistique en métal, si généralement adoptée pour suspendre l'éventail. J'en ai vu, dans sa jolie collection, qui sont à deux fins: pour l'éventail et le flacon de sels.

On m'en voudrait de ne pas signaler, en terminant, les nouveaux parfums du *high-life*. C'est la *Brise de violettes*, le *Ylang-Ylang*, le *Gardénia* et le *Medina Gazli*, d'une suavité d'arôme exquise.

M. D'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous rappelons à nos abonnés que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnés seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnés de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Poullien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie à Paris, que deux éçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnés, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnés, moyennant 40 francs, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. GOUBAUD ET FILS.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

AD. GOUBAUD ET FILS, Propriétaires-Gérants.